

Texte paru dans Morel A., Gil R., Gaussoit L., Burger M., *Identité(s)*, Presses de la MSHS, Poitiers, 2004 : 51-61.

DE LA GENEALOGIE A LA GENETIQUE.
ENJEUX ET CONTRADICTIONS DE L'IDENTITE COLLECTIVE ISLANDAISE

Christophe Pons
Idemec-CNRS

Si, dans nos représentations communes, les Scandinaves étaient jadis de féroces et sanguinaires peuplades, nous leur attribuons volontiers aujourd'hui les qualités inverses : peuples pacifiques, soucieux de leurs régimes sociaux, proches de la nature, ils nous apparaissent désormais comme des gens qui portent en eux une "éthique de vie". Ainsi en va-t-il de l'Islande, pays lointain et magique dont on entend rarement parler. Mais lorsque journalistes et reporters nous en disent un mot, c'est généralement sur un ton élogieux : île sans conflit ni chômage, où la hauteur du niveau de vie égale sa qualité, le tout dans un contexte d'une incroyable beauté, où la nature sauvage domine dans toute sa pureté...

Or, voilà qu'en 1998 un séisme inattendu a tout à coup brisé cette féerie nordique, puisque les médias européens découvraient horrifiés que le gouvernement islandais autorisait une entreprise de recherche bio-médicale à procéder au fichage systématique de l'ADN des 280.000 citoyens islandais. L'entreprise en question, *deCode Genetics*, était fondée et dirigée par un islandais (Kári Stefánsson) mais enregistrée à Delaware aux USA. Cette autorisation faisait de l'Islande la première nation du monde à identifier son pool génomique en comptabilisant la totalité des cartes génétiques individuelles.

On est donc là au cœur d'une affaire qui concerne directement la question de l'identité. Mais ce n'est pas dans le champ de la recherche sur le génome qu'elle sera ici appréhendée. Il s'agira plutôt d'observer les différentes réactions et conceptions symboliques qui ont accompagné cet événement scientifique et médiatique. Cette histoire, qui n'est pas ici à juger,

met en opposition – et en contradiction – l’opinion médiatique internationale et l’opinion publique islandaise, chacune construisant sa propre représentation de ce qu’est l’identité collective islandaise.

Genèse d’un malentendu

L’observation des différentes réactions qui suivirent cette décision gouvernementale fait ressortir assez clairement un écart disproportionné entre d’une part la “passivité” islandaise et d’autre part la stupeur des médias étrangers, surtout européens, qui présentèrent parfois l’événement sur un ton apocalyptique. Pour ces derniers, il s’agissait de dénoncer “les risques de dérives” dès lors qu’on a accès à la valeur sacrée de l’homme moderne : son ADN. Et plus encore que l’autorisation accordée à l’industrie coupable, ce qui choquait et scandalisait le plus, c’était l’absence de réactions islandaises. Car à l’exception de petits groupes d’opposition dans les milieux scientifiques et politiques, les sondages annonçaient que l’opinion publique était favorable au projet à plus de 80%. Cette nonchalance du peuple islandais vis-à-vis de la menaçante entreprise avait, pour les autres pays occidentaux, quelque chose d’incompréhensible et d’impardonnable...

Il est bien sûr délicat de sonder l’opinion médiatique d’un ensemble de nations et, d’un pays à l’autre de l’Europe, le débat public a focalisé son attention sur des objets variables. Mais la presse occidentale a tout de même été dominée par un sentiment général d’effroi, dirigé contre l’opinion publique islandaise. L’un des aspects les plus choquants était précisément qu’il s’agissait d’une nation de l’occident européen. En somme, il y avait là un non-exotisme empêchant de renvoyer cette affaire dans une altérité lointaine, et cette proximité la rendait d’autant plus scandaleuse. Comment se fait-il que des Islandais, qui sont pourtant des gens “modernes”, baignés de cette même *ratio* positive qui est le propre de l’Occident, puissent moralement et éthiquement accepter de dévoiler et de vendre leur ADN, cette valeur sacrée et indivise de l’homme du XXI^e siècle ? Voilà en résumé la teneur de l’incompréhension, ce qu’un article français résumait tout à fait clairement en introduisant son texte par cette phrase : « *Cette histoire-là ne se passe ni en Papouasie, ni dans les îles Salomon. Elle se déroule tout près de chez nous, en Europe, au nord du continent, en Islande.* » (Piquart, 2001).

Pour les Islandais, les raisons de cette acceptation étaient multiples. D’abord, et sans s’y attarder, il convient de mentionner les raisons économiques. Car le projet *deCode* s’est très vite avéré lucratif en drainant d’importants capitaux (le groupe suisse Hoffman La Roche a investi 200 millions de dollars pour une durée de 5 ans) et en créant plusieurs emplois de haut niveau qui donnèrent à leur tour des perspectives inespérées dans le domaine de la recherche scientifique, évitant ainsi une fuite des cerveaux, problème majeur en Islande. Mais ces raisons économiques, que certains opposants ont dénoncé en déclarant que les politiciens islandais étaient prêts à tout pour de l’argent, ne doivent pas non plus minimiser d’autres motifs évoqués par Kári Stefánsson, le PDG de *deCode’ Genetics*, et auxquels les Islandais furent particulièrement sensibles. Or il me semble que ces motifs ont agi comme des réactifs stimulant une pensée symbolique sous-jacente, faisant “vibrer” l’opinion publique en faveur du projet. Sans doute Kári Stefánsson les a brandis en connaissance de cause, de manière préméditée pourrait-on dire, et en sachant que ces arguments ne pourraient que plaire. Mais ce fut certainement au-delà de ses espérances, de sorte que l’entreprise génomique a elle-même était propulsée par cette pensée symbolique soudainement réactivée. La force de ce processus symbolique fut tel que Kári Stefánsson devint même, sans en avoir totalement le contrôle, le “prophète” du moment dans son pays protestant. Pendant plusieurs mois en effet, il fut la

nouvelle figure emblématique et charismatique de l'Islande, faisant la Une de la presse écrite et télévisée.

Ces motifs en question étaient de deux ordres. D'une part celui d'un rayonnement international, d'autre part celui d'une nécessaire exhaustivité.

« Nous allons sauver le monde ! »

De ce projet d'envergure, l'Islande allait tirer une avancée majeure dans le domaine de la recherche de très haut niveau. L'argument était de dire qu'en étant renseigné avec précision sur l'identité génomique de ce petit peuple, on allait permettre de grands progrès dans la recherche médicale et comprendre les processus de transmission héréditaire d'un très grand nombre de maladies, à tel point qu'un opposant islandais à ce projet soulignait que le *leitmotiv* de Kári Stefánsson était en gros de dire à son peuple : « *Nous, Islandais, nous allons sauver le monde !* » Or, pour un petit pays lointain, inconnu de tous, ne comptant que 280.000 habitants et qui a été une colonie norvégienne puis danoise pendant près de sept siècles, que peut signifier tout à coup cette idée de « sauver le monde » ? C'est d'abord, bien sûr, une projection inattendue au devant de la scène internationale, mais surtout une projection dans la modernité ! Car cette idée de modernité est très importante en Islande... En effet, indépendante en 1944, l'Islande doit son essor économique, social et culturel grâce à la présence américaine. En l'espace d'une trentaine d'années, sans même passer par l'étape intermédiaire de la révolution industrielle, le pays se développe sur le modèle occidental en passant d'une situation quasi-autarcique, marquée par le repliement sur l'unité clanique, à une société tertiaire qui affiche un très haut niveau de vie, de très haut salaires, parmi les plus hautes espérances de vie, etc. Mais cette propulsion étonnante, que certains ont appelé le « deuxième miracle islandais », a pour corollaire un double sentiment ambiguë très fort, à la fois de honte et de fierté. Un sentiment de honte parce que, selon leurs propres dires, « *Jusqu'à la deuxième Guerre Mondiale nous étions des primitifs, vivant dans des huttes de pierres, recouvertes d'herbe et construites à même le sol. On y menait une existence de misère, on était tous consanguins* ». Mais aussi un sentiment de fierté car ce passé dégradant est aussi le passé mythique et mythifié des vikings, peuple connu et respectés de tous, dont ils sont les descendants.. C'est aussi le passé de la grande littérature médiévale des Sagas dans lesquelles ils lisent les histoires de leurs ancêtres.

La conjugaison de ces deux sentiments de honte et de fierté conduisent à ce que Gregory Bateson aurait appelé un processus symbolique de « double contrainte » (ou *double-bind*), et qui s'exprime ici par ce que je nommerai un « *complexe évolutionniste* ». Il s'agit d'une forme de gageure de leur identité collective selon laquelle tout en demeurant profondément archaïques, ils doivent aspirer à la plus haute modernité. Car d'une part il leur est impossible de construire une image positive d'eux-mêmes sans la rattacher à la notion d'ancestralité, et d'autre part ils sont sans cesse hantés par l'idée d'avoir été (il y a seulement quarante ans) au bas de l'échelle selon les théories évolutionnistes du XIXe siècle qui, si elle n'ont plus cours dans les milieux savants, demeurent encore tenaces dans les représentations communes. Telle est en somme la grande difficulté et le grand paradoxe de leur identité culturelle, qui se doit de répondre à la double contrainte de ce *complexe évolutionniste*, à savoir comment peut-on être à la fois archaïque et moderne ?

Jusqu'ici, les réponses apportées se lisaient notamment dans une frénésie islandaise de consommer tout ce qui passait pour être un signe extérieur de modernité, et surtout de le comptabiliser en le comparant aux autres pays occidentaux ! Ainsi, régulièrement dans la presse nationale, on apprenait les derniers records de la société islandaise : record du plus grand

nombre de connections Internet par habitants, record du plus grand nombre d'abonnements de téléphonie mobile, record du plus grand nombre de robots ménagers par habitants, etc. Mais cette comptabilité des records n'était plus rien devant ce que proposait et permettait de réaliser *deCode Genetics*. En effet, avec *deCode*, l'archaïsme islandais devenait l'objet d'un intérêt international, et qui plus est dans ce qui passe pour être le *high-tech* de la modernité scientifique, c'est-à-dire la recherche sur le génome.

Dès lors, Kári Stefánsson, prenant la mesure de l'ampleur inattendue que revêtait son projet, n'eut de cesse d'en alimenter l'intérêt en vantant les mérites généalogiques de son peuple. Il rappelait à qui voulait l'entendre que les familles islandaises sont les seules de tout l'Occident à être capables de remonter jusqu'à trente-cinq générations et d'identifier un viking comme ancêtre fondateur de la lignée, auteur de la littérature des Sagas dont les Islandais sont aujourd'hui pathologiquement fiers quand bien même elle les rattache à cette notion d'archaïsme et de "représentants du primitivisme parmi les occidentaux". Ainsi, en plongeant ce passé archaïque dans l'ultra-modernité, Kári Stefánsson réalisait le défi de la double contrainte, il solutionnait le *complexe évolutionniste* islandais.

Mais si cet événement permettait aux Islandais de ré-estimer leur propre représentation identitaire, il entraînait cependant en violente opposition avec une autre représentation de l'identité islandaise, celle de l'opinion médiatique européenne.

Car évidemment, sur le vieux monde, si tôt que l'on touche au génome humain ce sont les spectres de la manipulation génétique et de l'homme modifié qui ressortent. Et ces spectres-là ont été d'autant plus virulents sur le vieux continent que, comme s'en indignait ce journaliste français, ce n'est ni un peuple aborigène ni un peuple océanien, mais c'est un peuple nordique, baigné de cette imagerie commune de grands blonds aux yeux bleus, de guerriers vikings sur leurs fameux *drakkars*. S'enrichissant aussi de l'histoire nazie, la vision redoutable de l'identité nordique prit encore plus de poids si bien que très vite, sur la base de ces mêmes arguments qui étaient valorisants en Islande, l'opinion médiatique européenne construisit une autre représentation effrayante de l'identité islandaise, découvrant les deux faces cachées d'un arianisme et d'un eugénisme (ceci fut particulièrement vrai dans la presse allemande).

L'argument symbolique d'une nécessaire exhaustivité

On a donc vu ici comment les mêmes arguments ont conduit à des représentations de l'identité collective islandaise totalement à l'opposé l'une de l'autre. Or, je crois qu'il y a une clé de voûte à cette opposition, expliquant pourquoi les Islandais ont pu s'enthousiasmer pour ce projet génomique sans avoir à gérer des problèmes éthiques et moraux trop difficiles à penser. Cette clé de voûte est le deuxième motif que je mentionnais précédemment, la nécessité d'exhaustivité.

Le projet *deCode* a en effet insisté sur la nécessité du caractère collectif de son entreprise, en soulignant qu'une étude sur quelques groupes généalogiques représentatifs ne servirait à rien. Mais ce qui est encore plus remarquable dans cet argument, c'est qu'en étant le plus exhaustif possible, *deCode* annonçait pouvoir identifier un pool génomique de 650.000 personnes alors que les Islandais ne sont que 280.000 ! En tant qu'ethnologue, je n'ai certes aucune compétence dans le domaine de la recherche génétique et je ne me risquerai pas ici à discuter les arguments de *deCode*. Cependant, mes travaux d'ethnologie sur les relations entre les morts et les vivants en Islande (Pons, 2002a-2002b) m'ont permis de saisir l'importance du rôle des ancêtres dans la construction identitaire des Islandais ; pour eux, les ancêtres sont le

cœur d'une identité culturellement construite et maintenue depuis des siècles. De fait, selon cette conception, la base de données génétiques a très vite été pensée comme une forme d'unification des morts et des vivants dans un continuum généalogique. Dans cette perspective, et sachant compter comme tout individu moyen, j'ai été sensible (comme tout islandais) à cette arithmétique étonnante. Comment, en additionnant les cartes ADN de 280.000 personnes, pouvait-on obtenir un pool génomique de 650.000 individus ? En fait, *deCode* proposait une double recherche qui conjugue les cartes génétiques des 280.000 islandais vivants avec les connaissances généalogiques de toutes les familles actuelles et passées. Dans ce pays où la pratique généalogique est un sport national, le challenge s'avérait réalisable. Et ce faisant, par des recoupements génético-généalogiques, il était possible de retrouver les cartes génétiques de tous les Islandais morts depuis 1915 ! Mais dans les termes d'une pensée symbolique telle que l'a défini, par exemple, Ernst Cassirer, un tel argument signifiait que la recherche génomique pouvait retrouver la présence de 370.000 ancêtres dissimulés parmi 280.000 vivants, c'est-à-dire d'opérer la magie arithmétique d'un *pars pro toto* où le tout est supérieur à la somme de ses parties. Pour les Islandais, qui par ailleurs savent très bien compter, cet argument qui donne un total de 650.000 en additionnant 280.000 individus a été extrêmement bien accueilli, car il s'inscrit dans un espace de pensée qui n'est plus celui de la positivité mais celui d'une conception multiple de la personne, selon laquelle l'individu est chargé d'appartenances. Dans cet autre espace de pensée, où « être c'est participer », il est tout à fait clair qu'une telle addition a rebondi sur la culture locale où rester lié aux ancêtres est un devoir moral des vivants.

Conclusion

La lecture de cet événement historiquement et culturellement isolable permet de prendre la mesure des procédés symboliques qui sont à l'œuvre dans les constructions identitaires collectives. Pour les Islandais, qui nous sont finalement plus "exotiques" qu'il y paraît au premier abord, la représentation de l'identité dérive d'une interprétation culturelle de l'ascendance, si bien que pour eux, le projet *deCode* a d'abord été pensé comme une forme d'unification des vivants et des morts dans un continuum généalogique. Pour les médias internationaux européens (on pourrait dire aussi "pour nous"), la représentation de l'identité dérive à l'inverse d'une interprétation culturelle de la descendance. Ainsi les arguments islandais nous sont demeurés totalement étrangers, tandis qu'on s'étonnait qu'ils ne redoutent point l'eugénisme.

Dans les deux cas cependant, qu'il s'agisse de l'opinion publique islandaise ou de l'opinion médiatique européenne, le débat s'est nettement placé du côté de l'identité collective. Les problèmes liés à l'identité individuelle furent essentiellement discutés dans les milieux savants, entre universitaires et spécialistes. Mais jamais ces débats n'ont pris l'envergure des discours passionnés qui refaçonnait cette identité collective islandaise, tout à coup devenue problématique. Le cas est d'autant plus curieux qu'il s'agit d'une polémique sur le génome qui prend place en Occident, c'est-à-dire dans un espace de pensée généralement dominé par les théories de l'individualisme.

En somme, il y a donc bien eu ici un déplacement symbolique de l'individu au collectif, puisqu'en proclamant les ancêtres d'Islande, ce sont aussi les spectres du vieux monde qui se sont réveillés.

Bibliographie

- Árnason, E., Sigurgíslason, H. & Benediktz E. (2000). Genetic Homogeneity of Icelanders : fact or fiction?, *Nature Genetics*, vol.25, pp.373-374.
- Bateson, G. (1977). Vers une écologie de l'esprit 1 & 2, Editions du Seuil, 1977.
- Cassirer, E. (1924). La philosophie des formes symboliques ; la pensée mythique, Editions de Minuit, Paris.
- Chadwick, R. (1999). The Icelandic database - do modern times need modern sagas?, *BMJ*, 14/08/99, 319, pp.441-444.
- Debraine, L. (1999). A tort ou à raison, l'Islande veut être le laboratoire de la génétique de demain, *Le temps*, 17/02/1999.
- Erlingsson, S. J. (2000). Science and Knowledge : The Fifth Power or a New Religious Institution ?, *Morgunblaðið*, 22/03/00.
- Fortun, M. (2000). Experiments in Ethnography and Its Performance, 10-16 march, <http://mannvernd.is>.
- Hastrup, K. (1998), A Place Apart : An Anthropological Study of the Icelandic World, Oxford : Clarendon Press.
- Jónsson, Ö. B. (1999). exPORT Mountains Inc., *Morgunblaðið* 10/04/99.
- Pálsson, G. (1995). The Textual Life of Savants : Ethnography, Iceland and the Linguistic Turn, Chur: Harwood Academic Publishers.
- (à paraître 2002). The Life of Family Trees and the 'Book of Icelanders', *Medical Anthropology*.
- Pálsson, G. & Durrenberger, E. P. (eds) (1995), Images of Contemporary Iceland : Everyday Lives and Global Contexts, Iowa City : University of Iowa Press.
- Pálsson, G. & Harðardóttir, K., (in press). For Whom the Cells Toll : Debates About Biomedicine, *Current Anthropology*.
- Pálsson, G. & Rabinow, P. (1999). Iceland. The case of a national human genome project, *Anthropology today*, vol. 15, n°5,, pp.14-18.
- (2000). Islande: le cas deCode, *Biofutur: le mensuel Européen de biotechnologie*, Décembre, 206 : 108-111.
- Piquart, A. (2001). Islande : ceux qui ont dit non !, *Transfert*, n°13, avril 2001.
- Pons, C. (2002a). Réseaux de vivants, solidarités de morts : un système symbolique en Islande, *Terrain*, 38, mars.
- , (2002b). Le spectre et le voyant ; les échanges entre morts et vivants en Islande, PUPS, Coll. Voix Germaniques, Paris.
- Reverchon, A. (2001). Steindor Erlingsson, réfugié à Manchester, fuit le fichage génétique islandais, *Le Monde*, 15/02.01.
- Schümer, D. (2000). The Lucrative Genes of the Vikings : Iceland Becomes the Laboratory of Biotechnology, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 16, p.1.